

PORTRAIT MYRIAM SZABO-YUMMA MUDRA



et je ne l'ai jamais regretté.» Car Myriam Szabo n'a pas surfé sur son quart d'heure de célébrité. Pas longtemps du moins, à peine deux ou trois ans, et à contrecœur dit-elle. Les propositions n'ont pas manqué y compris hors pub, dont un duo avec Polnareff, autre fameux fessier. «Mais j'ai tout de suite vu que ceux qui s'intéressaient à moi le faisaient surtout pour leur propre intérêt.» Les archives font foi, dès septembre 1981, Myriam dit à Libération: «Au fond, y a-t-il quelque chose à gagner?» La campagne d'Avenir l'a sortie de la grange ariégeoise où elle récitait ses mantras. Elle prendra pour de bon la tangente en 1983, direction le bouddhisme et la danse. Mais la suite n'a rien de zen. L'ex-icône écume les contrées en hobo gipsy-baba: Portugal où elle se mariera une première fois et dont elle prendra la nationalité, Espagne, Belgique. Elle cumule au passage les histoires de cœur pas possibles, avec des types en if – hypercontemplatif, possessif, dépressif... Et les états, exaltés. Elle vivote, donne des spectacles de danse de-ci de-là, organise un festival de jazz, se brûle en tombant dans un feu de joie, manque de mourir de tuberculose, s'enflamme pour le cinéaste Tony Gatlif avant de rompre avec fracas, se fait trépaner (son compagnon se suicide la veille), voit sa maison brûler...

Et puis, finalement, la zigzaguante Szabo s'est posée. A Bruxelles, car «la France et surtout Paris, est trop arrogante et rigide, on ne peut pas y faire pipi gratuit par exemple, ce qui est tout de même dingue non?» Elle y a épousé un prof d'aïkido et développé son concept de *danza duende*. Il consiste à «danser sa vie» pour «comprendre et transformer la façon dont on s'expérimente soi-même», ce qui nous parle moyen mais

EN 9 DATES

Décembre 1961 Naissance à Paris. **1962-1968** Vit aux Etats-Unis. **1969-1976** Danse. Ecole des enfants du spectacle. **1976** Découvre le bouddhisme. **Septembre 1981** Pub Avenir. **1995** Tuberculose. **2003** Trépanation. **2005** S'installe à Bruxelles. **Janvier 2012** La Voie qui danse (François Bourin Editeur).

détailler «prendrait trop de temps, et puis je n'ai pas de méthode figée, parfois j'improvise carrément». Elle donne en tout cas des cours, anime des stages, récemment avec des avocats qu'elle a sensibilisés «à la compassion et à la place dans l'espace.» La rémunération varie, peut prendre la forme d'un troc type danse contre hébergement, la méditante ne mène de toute façon pas grand train. Pas macrobio-monacale pour autant, gourmande. Portée aux médecines alternatives genre acupuncture ou «biologie totale» (qui part du principe que toute maladie est création du cerveau), elle cite aussi la «psycho magie» d'Alejandro Jodorowsky. «Mais je ne gobe pas tout.» Et en rien prosélyte, elle propose: «L'important est que chacun comprenne sa vie et sa santé pour trouver ce qui lui convient.» Le joug chinois sur le Tibet? Raccord avec le pacifisme bouddhiste, la non-votante le déplore mais sans acrimonie: «C'est évidemment triste, d'autant que ça ne sert à rien, la Chine ne serait pas moins forte ou moins riche sans le Tibet.» Posée, et apaisée. Comme enfin réunie, on déduit.

Myriam Szabo, un temps, s'est vue «bâtarde». Son père était un certain «Attila», sculpteur hongrois bohème volage ultraprocréateur («24 enfants répertoriés!», rigole-t-elle) dont elle ne fera la connaissance qu'à 12 ans. Il lui offrira son charme et sa sympathie, guère plus. Sa mère, renommée «Cléopâtre» par le sculpteur, n'avait que 17 ans à sa naissance, et sous la pression d'une famille mécontente de cet enfantement précocé, a aussitôt filé aux Etats-Unis, sa fille sous le bras. Elles reviendront à Paris pour fuir les violences conjugales de son deuxième compagnon (américain). Et assez rapidement, Myriam, gamine débrouillarde, folle de danse classique, membre d'un ballet, élève à l'Ecole des enfants du spectacle, échappe à l'attention maternelle. A 14 ans, elle s'entiche d'un musicien de rue. Ils zonent, font la manche, squattent, jusqu'à ce que, *bis repetita*, la violence conjugale les sépare. Entre-temps, Myriam aura flashé sur le bouddhisme à la faveur d'un bouquin guigné chez Gibert où elle volait des livres pour mieux les revendre *in situ*, aux occasions... C'est pour l'argent qu'elle tentera sa chance dans le mannequinat.

Le récit très herbe folle fera tiquer le parent doltoisé. Elle oppose avoir appris «à [s]'adapter très vite, à n'importe quelle situation.» Elle-même a fait plusieurs fausses couches mais pas d'enfant et s'en trouve in fine très bien: «Je m'occupe déjà de plein de gens. Et les modèles de femmes tantriques sont souvent des femmes libres, pour la plupart sans enfant.» Elle repart de Libé comme elle est arrivée, souple et souriante

En 1981, elle affolait la France en enlevant le haut puis le bas. Elle est aujourd'hui danseuse bouddhiste, épanouie.

Demain, j'élève le haut

Par **SABRINA CHAMPENOIS**
Photo **YANN RABANIER**

Peut-être qu'on devrait se mettre au *dharma* et à la *danza duende*. Voyez Myriam Szabo, aka Yumma Mudra. 50 ans solaires, manifestement très bien dans ses pompes. Son regard noir scrute la journaliste sans crainte ou hostilité, elle répond posément et précisément, part régulièrement d'un grand rire, tire un bilan enthousiaste de sa vie: «De toute façon, je suis dans l'instant, les traces, positives comme négatives, ne m'intéressent pas.» Même la tumeur des méninges, bénigne mais mal placée, qui la poursuit depuis sept ans avec trépanation et séances de rayons à la clé, n'y peut mais. Une publicité ambulante pour le *dharma* et la *danza duende*, donc. Kezaco? Des croyances et pratiques bouddhistes d'un côté, de la danse élévatrice libératrice de l'autre. Un mode de vie artistico-spirituel que l'intéressée détaille dans *La voie qui danse*, autobiographie qui fait l'entrevoir passablement stratosphérisée quand, ma foi, en chair et en os, elle s'avère vertébrée.

Une publicité ambulante, ou plutôt évolutive: Myriam Szabo l'a été, dans une vie antérieure. Myriam Szabo, au siècle dernier, a été pour la France entière «Myriam» tout court. Jolie brune pétante de santé, elle promettait d'enlever le haut de

son bikini, l'a enlevé deux jours plus tard en promettant d'enlever le bas le surlendemain, ce qu'elle fit, de dos. L'affaire, une campagne publicitaire pour Avenir («l'annonceur qui tient ses promesses»), a enflammé l'Hexagone de septembre 1981. Premier exemple de *teasing*, très vite cas d'école. Mais aussi objet de polémique: gentillette au regard des standards actuels et carrément cucul comparée au porno chic, la campagne fit grimper les féministes d'alors au rideau. Dépôt de plainte pour outrage aux bonnes mœurs, atteinte à la dignité des femmes et incitation au voyeurisme. Appel au vote d'une loi antisexiste par la grande prêtresse avocate Gisèle Halimi. Colère d'Yvette Roudy, ministre de la Condition féminine, envers des médias relais de coup marketing. Un ramdam que relativise Libération, le 4 septembre 1981, sous la plume de Serge July: «Myriam est l'antillaiscive. [...] Cette campagne témoigne en fait d'un phénomène de société: la représentation du corps féminin a changé. [...] Avant d'être un objet de plaisir ou un support de désir, le corps est désormais une religion, une passion qui, pour s'assouvir, a besoin de tous nos soins.»

Merci pour l'édito visionnaire, Serge. Il nous vaut de Myriam de bonnes dispositions: «Je ne lis plus trop le journal, mais je me souviens que Libération n'a pas dit n'importe quoi contrairement à d'autres. Certains ont par exemple écrit qu'après j'avais fui, que j'avais eu peur, alors que pas du tout, j'ai fait un choix